



ouvenir [illegible]

Ce 3/10/23 – Yolande

PUISSANCES DE PASCAL

PUISSANCES DE PASCAL

PAR ANDRÉ SUARÈS



CHEZ ÉMILE-PAUL, FRÈRES
A PARIS, 100, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
1923

COLLOQUE AVEC PASCAL



COLLOQUE AVEC PASCAL

Non vi si pensa quanto sangue costa.
On ne sait pas ce qu'il y faut de sang.
PAR., XXIX, 91.

LE MASQUE



Ou est-il, à présent? et qu'est-ce qu'il paraît? Il se refroidit, mais il est chaud encore. Est-ce la grande paix, qui tombe d'un coup et qui écrase, comme si le ciel se laissait choir, d'un bloc, sur

la terre ? Ou bien, est-ce l'apaisement et les derniers frissons du combat, qu'une main toute-puissante maîtrise, endort et nivelle, comme une mère fait le lit de sa fille souffrante, tire les draps et la chemise pour qu'elle ne fasse pas un pli ?

A mes yeux, dans l'antichambre du sépulcre, Pascal lutte encore contre lui-même et contre le monde, dans l'espoir ineffable d'être vaincu : c'est Jacob mieux instruit, qui veut laisser sa chair, sa vie et tout son être aux mains de Jésus-Christ. Le masque de Pascal, c'est toujours la tragédie.

Je veux être plus confident de ce mystère, que de sa vie même. Je veux voir de plus près ce grand mort, et connaître d'où lui vient une si ardente lueur de tristesse. Peut-être, est-ce un reflet de l'extrême amour, qui est toujours nourri d'extrême douleur. Ha, je voudrais que

ce ne fût point la lumière cruelle de la défaite.

La grandeur de Pascal n'est pas dans l'intelligence, si grande soit la sienne; mais d'avoir l'âme si intense et si nue. J'y touche ce qui le sépare de ceux même qui l'admirent le plus : ils le saisissent mal n'étant pas à l'échelle. C'est pour eux qu'il est sceptique. Ils le voient toujours comme il eût été, s'il vivait parmi eux. Pascal a eu tant d'avenir dans la pensée, qu'en effet nous l'avons encore au milieu de nous. Spinosa est tout de même, à l'autre pôle de la sphère. Pascal vous semble douter dans le trouble et les tourments : il n'est que brûlant à l'excès; et vous ne pouvez souffrir le brasier de cette âme. Et Spinosa, qui vous paraît si calme vous ne sentez pas comme il est impassible et glacial, mortellement.

Pascal est notre Dante. Mais Paris est un monde près de Florence. Plus d'art, chez Dante ; et dans Pascal, plus d'infini. Tous les deux d'égale passion, également intense.

Le vieux Toscan est le prophète d'une époque déjà morte. Pascal est l'homme de tous les temps : parce qu'il fait la place nette. Selon qu'on se plaît ou non à Pascal, on pense et l'on crée, en pensant : car il est le poète des idées ; il les tire de l'argile, il les anime pour les tuer ; et il les tue pour les tailler dans la pierre. Le Toscan purge la cité de tous ses ennemis : il met au ciel tous ceux qu'il aime. Son enfer est un parti, que le vainqueur déchire de supplices dans un puits ; son paradis, une église dans une clairière. Mais Pascal a une autre portée. Pascal renverse l'ordre entier des puissances. Il ruine l'empire des hommes au dehors et au dedans. En tout sens, il promène la torche et la charrue. Il

n'y tâche même pas : il vient, il voit et il détruit. L'enfer est ici, et il n'a point égard à ses plus fermes établissements. Où il n'y a point de certitude, pour Pascal, il n'y a rien. Et où il n'est que de la pensée, il ne peut y avoir de certitude. Le ciel que Pascal veut dire, c'est Dieu même, et non pas un Dieu de raison, mais un Dieu révélé. Dante est l'homme d'une ville, tout au plus d'un pays. Pascal est l'homme de l'espèce en quête de la vie éternelle, qui seule est la vie, qui est notre cité, et notre patrie unique. Tout ce qui semble être est fonction de ce qui est uniquement : et s'il n'est rien, de tout ce qui paraît, rien ne peut être.

Je suis seul avec lui, dans l'ombre. Le soir va venir.

Le ciel est rouge, comme un étang à l'heure d'or, dans la campagne. Tout le

jour, la lumière et la pluie se sont combattues. A présent, les braises du crépuscule sortent tour à tour des cendres et y rentrent. Comme les élancements de la passion traversent ce calme mortel du néant, où notre vie se démène, le sang du soleil couchant frappe les branches nues et filtre, en longs cris étouffés, à travers les fenêtres.

Pascal est là; un rayon pourpre ranime son visage et colore sa joue creuse. Les ténèbres lui font un cadre. Il n'en sort point pour venir à moi; mais une clarté douloureuse l'illumine et me le désigne. Je vis dans le même quartier de France où il a vécu; mais où fut la maison solitaire, c'est le tumulte du siècle, et la Ville au lieu des champs. Les mêmes arbres le virent, peut-être, qui me voient. C'est le même soleil qui brûle, comme pour ne se jamais rallumer, dans le même ciel que les brouillards obscurcissent, et la tristesse du même

hiver à la même heure. Le feu et la nuit tête à tête, c'est le plus bel entretien.

Qu'il a souffert, ce Pascal! Quels orages a soulevés en lui la puissance contrainte, et le courroux de la volonté réduite au silence! Quels transports de colère et de remords! Se sentir la tête et le droit du maître, et se voir dans les fers! Il a couché dans la prison de l'injustice. Il s'est effacé devant les soldats du prince. Je me rappelle son portrait de jeune homme, le crayon que fit de lui le vieux Domat, ce magistrat admirable, ce Romain, comme Lebret, le grand juriste, tout trempé dans l'humanité de la coutume. Alors, que de vie et de bonheur, peut-être, en ce jeune Pascal! Il découvrait le monde et sa propre force. L'avidité de vaincre fut impériale dans son âme. Il n'est savant, il n'est

docteur qu'il n'ait prétendu se soumettre. Toute sa politesse n'était qu'un fourreau de soie au plus dur mépris. Il n'avait pas d'égal et entendait n'en pas avoir.

Or, aussitôt, le voici malade; et il n'a plus un seul jour de vraie santé. Il a fait, comme peu d'hommes à son âge, l'épreuve capitale de la maladie. Je crois que les malades de cette sorte sont seuls des hommes : il manquera toujours de l'âme à ceux qui se sont toujours bien portés : ils abondent en eux-mêmes ; ils encensent la nature à leur propos ; les plus beaux n'ont pas assez de vie intérieure ; et de quel nez béat ils bontifient sur l'Olympe ! Il faut avoir été tenté : on ne l'est à fond que dans ces maladies continuelles qui n'ôtent point la force, mais qui l'entravent et la replient ; qui ne nous séparent du monde que pour nous livrer entièrement au démon intérieur. Visité de toutes convoitises, Pascal a vécu

sévère, humble et pur. Il était trop de chair aussi, pour être indulgent à la chair.

Non. Vous n'êtes plus celui que vous paraissez être. Vous voici en deçà et au delà. Une grandeur nouvelle passe en vous toutes les autres et en efface quelques-unes. Vous n'êtes plus ce que vous fûtes : mais celui qui voulait être en vous, qui était vous plus que vous et que vous-même n'y connaissiez pas.

Vous étiez dans la douleur et l'inquiétude, comme un chêne dans la forêt venteuse : ce climat passionné fut le vôtre. Vous en êtes sorti, désormais.

Votre figure est celle de la souffrance qui se connaît pour telle et qui, pour mieux s'étreindre, patiemment se mesure. Ainsi elle a ce calme triste que vous n'eûtes jamais, homme de fièvre. Elle contemple,

et se presse sur son objet : elle boit sa contemplation. Elle est bien au-dessus, maintenant, de toute éloquence. Certes, vous ne voulez plus convaincre.

Voilà ce beau front en forme de miroir, d'une mesure si exacte, d'une modulation si fine et si forte, qu'il passe du tourment à l'extase, sans un pli, sans une ride, et qu'il est, par-dessus tout, suave. Des sourcils au menton, deux grandes rides font sillon, une vallée où l'œil est enchâssé; et là, entre le nez frémissant et les pommettes, quel profond chemin de larmes. Et cette ride encore, cette parenthèse d'ironie sans péché qui ferme vos lèvres ardentes, et modèle votre petit menton d'enfant.

Moins d'amertume que d'excès. Et quelle que soit la douleur, elle ne passe pas la force. Vous vous gardez contre votre propre violence : cette bouche, ces yeux se ferment sur les traits mortels qu'ils

pourraient lancer. Je lis dans le secret de votre silence l'aveu des plus hautes passions, et par là de toutes les peines. Vous n'êtes pas celui qui donne des lois au feu sur un morne désert de rhétorique et de glace. Pour moi, vous n'êtes pas une ombre. Vous êtes un des hommes vivants qui m'importent le plus.

Les beaux morts sont graves : c'est qu'ils nous pèsent. Ils sont partis nous laissant, comme une statue de plomb entre les mains, l'ombre très dure de ce qu'ils furent, qui ne nous répond pas, et qui n'est plus eux que pour nous.

Vous, Pascal, votre air est d'un sérieux terrible. Sous le masque, on dirait que vous y êtes encore. Une curiosité profonde, qui se repaît enfin, vous rend attentif. Vous savez tout, l'embrassant

d'une vue mystérieuse; et vous cherchez à savoir davantage. Vous écoutez la parfaite harmonie; et dans l'accord vous vous apprêtez à reconnaître toutes les notes et chacune. Peut-être, vous êtes en train de ruiner la mort, après avoir pénétré la mort.

Et même une sorte d'étonnement, immense et confus, éclaire par le dedans votre pâleur souterraine au delà de la vie. Vous rêvez, certes; vous rêvez. Et vous êtes pour jamais dans le rêve, ô grande âme sombre, qui avez ravi la lumière, pour avoir la lumière.

Ce profil de grand juge et de grand moine s'est totalement fermé aux bruits du monde, qu'il perçut avec tant de délicatesse. C'est une porte de granit qui ne s'ouvrira plus. L'éloquence est scellée par la redoutable réserve de la mort. La force

persévère, et la pensée la plus opiniâtre. Ce héros n'ira plus à la bataille ; mais rien n'a pu sans doute entamer son énergie ni la citadelle où il se retranche. Tant de passion! tant de dédain! On se demande sur quel empire cette ardeur exerçait son autorité royale. Où est le couvent, quel est l'ordre régi par cet homme souffrant? Son nez a presque de la ruse : il flaire les doutes et il perce les mensonges. Rien n'échappe à cette force subtile. On voudrait relever ces paupières, et découvrir le feu triste de ces yeux. Là était l'aire aux éclairs ; et la politesse, l'ironie, la soumission même au train du monde n'ont pu cacher la violence intérieure. S'il avait vécu trente ans encore, en Pascal le roi lui-même eût trouvé à qui parler.

Or, nous, à présent, nous trouvons ici qui nous parle.

COLLOQUE

Avec Pascal, je suis tout à Pascal. Je ne me dispute pas à sa folie, qui est la sagesse que j'ai perdue, pour être sage. Que ma sagesse n'est-elle folle ainsi? J'écoute en moi les mélodies de la foi dans cette âme profonde, et pour un moment je me retrouve en lui.

— J'aime et je veux, dit-il. Comme je veux, je suis. Je suis donc parce que j'aime. Je ne détruis que pour laisser faire le cœur. Qu'il ait tout pouvoir, pour être toute volonté. Et là même où il faut que je sache, si c'est contre lui, je ne veux pas savoir : je ne veux que vouloir et aimer : *Credo, Domine! adjuva incredulitatem meam!*

Entre Dieu et la vie, il y a un rapport d'amour, dont le signe est l'homme.

— Que de ruines puissantes vous étiez capable de faire, mais en ne vous plaisant dans aucune. Cependant, vous ne les réparez pas : et telle est votre séduction sur nous. C'est pourquoi vous fûtes si peu compris dans votre siècle et vous l'êtes si mal des autres. Vous avez plu, d'abord, parce que vous affirmiez ; et l'on n'a pas vu le reste. Il vous faut plaire, à présent, par vos négations ; et l'on ne sait pas que vous les détestez. La force pour exercer la force, ne vous contente pas. Vous êtes homme d'objet. Quelle douleur c'eût été pour vous, peut-être intolérable, si vous aviez dû promener votre tente de feu sur les déserts de la négation universelle. Au fond, vous ne doutez jamais. Vous êtes la force vivante, qui entasse les décombres, et qui affirme au milieu des décombres. Vous

étiez né pour voir : c'est pour détruire. Mais bien plus encore pour être : c'est pour vouloir.

En vous, je trouve le terme de la pensée : rien ne lui résiste, que la volonté du cœur même. Or pour vous, grâce au siècle où vous fûtes vivant, c'était la foi ; car la foi est objet. L'espérance du chrétien est parfaite ; mais elle n'est si parfaite que parce qu'elle est sensible. J'admire toujours cette vertu matérielle dans la foi catholique. Pour le vrai catholique la matière est très solide : infiniment plus que pour nous, qui ne pouvons espérer qu'en esprit. Vous n'avez pas vu le jour dans le temps où la pensée n'a plus connu qu'elle-même ; elle s'épuise, elle s'use, elle se déchire comme un oiseau de feu à sortir d'une prison aux parois de flamme et de fumée, dans le réseau des apparences. Et l'antique phénix qui ne peut ni vivre ni mourir tout à fait, c'est elle.

— La pensée détruit tout ce qu'elle touche.

— Si du moins elle s'épargnait! Nous savons ce que vous ne saviez pas, et qu'au tremblement de votre voix on dirait que vous avez pressenti. Ou si nous ne savons rien que vous n'ayez su, le sens du mystère n'est plus le même; et pour nous, quel qu'en soit le fond, il faut le craindre. Le seul objet que vous eussiez préservé de la destruction, notre analyse l'a détruit. Ce qui vous rassure est ce qui nous désespère. La misère de l'esprit n'a point de borne : l'objet que la pensée ruine, ne devait la vie qu'à la pensée; et de le savoir, c'est notre peine la plus amère. Tout est rêve pour nous : même ce qui faisait le seul point fixe du monde, et son noyau solide, le seul qui vous rendît cœur, dans l'universelle fiction. Et qui rêve le rêveur?

— J'avais discerné l'abîme dans Des-

cartes. J'ai été au delà ; car il s'arrête, s'il ne feint par prudence. Voilà pourquoi je ne puis pardonner à Descartes. J'ai fini par croire qu'il ment. Pourquoi feint-il de penser que le monde n'est pas aussi de la pensée, puisque l'esprit crée tout ce qui est, et qu'enfin Dieu même est créé par l'esprit qui le conçoit et qui le prouve ? Je hais ce blasphème mortel ; je hais ce double jeu et j'ai horreur surtout d'en considérer la tranquillité.

— Vous, du moins, vous n'avez pas fait pour la science ce que Descartes ose faire pour la philosophie : elle est sa foi, où il soumet la science et la foi même. Mais, pour vous, comme vous avez soumis la philosophie à la science, vous soumettez encore la science à la foi, qui est du cœur et la charité tout active : en un mot, la vie.

Pourvu qu'il accorde ses théorèmes avec

ses principes, et ses preuves entre elles, Descartes se promène en paix dans le monde des systèmes ; ce Père la Pensée ne vise que la vérité géométrique.

— Nous n'avons que faire d'apparente vérité. Les vérités des philosophes ne sont que des mots, et peut-être aussi celles des savants : car le langage domine souverainement les idées qu'il exprime. Il nous faut la vie. Ce n'est pas de vérité que l'homme a besoin, surtout l'homme qui pense : c'est de réalité. Ce qui se sent passe infiniment ce qui se pense, et qui d'ailleurs en est sorti. Il ne nous faut pas une méthode : mais une présence. Les théorèmes sont bons dans un système qui se tient, au fond du cabinet. Mais il est un système qui nous tient : la vie. Nous ne vivons que pour atteindre le point substantiel où le cœur justifie le fait, où la vie enfin se justifie.

— Quel est cet accord de la vie avec

elle-même, sinon de la pensée encore? Tout est rêve ; tout est vain.

— Moins la volonté du cœur, et la plénitude que l'amour trouve enfin à la mesure qu'il la désire. Je n'ai point cru à tout ce que j'ai effacé d'un doigt, ni à tout ce que j'ai fui.

Il n'y a point de système. La plus humble prière vaut tous les systèmes. Elle appelle, et elle attend une réponse. Le système se répond, comme un ridicule écho de prison, un écho de l'esprit à l'esprit. Et la conscience, qui est toute douleur, s'en moque; elle pénètre cette éternelle tautologie. Comme dit saint Bernard, les ténèbres ne sont point cachées à elles-mêmes : elles se voient, quoiqu'elles ne voient point autre chose.

Il n'y a point de systèmes : ce ne sont que des semblants. Les systèmes ne sont point des miroirs à rendre l'objet ; ils ne

réfléchissent le monde que déformé selon la courbe du bonheur : et à chacun la sienne. Toutes les théories tombent ; pour elles, il y a la mort, comme pour ceux qui théorisent. Il faudrait que l'homme ne fût pas éphémère : le système de l'homme immortel serait le vrai et le bon. L'infiniment grand nous fait envie ; et l'infiniment petit nous dévore. Tout nous ramène au terme : nous sommes réduits à rien par l'infiniment petit, dans la durée et dans l'espace, dans l'acte et dans la puissance.

Tant elle est vraie, votre âme est bien cruelle. On ne peut rien accepter du monde et de la pensée qu'en attendant, quand on croit, comme vous, au delà de la pensée et du monde. Venant du plat pays, que l'on quitte chassé par l'ennui et la déception, heureux sur le quai des jours qui attend le fatal navire, assuré de prendre enfin passage, par-dessus la planche

affreuse qui sera retirée et l'eau qui fait horreur, pour la navigation bénie et le divin rivage.

Nul mieux que vous n'a saisi comment toute philosophie et toute religion, moins une seule, fondée sur un miracle contraire à la nature et à l'homme, est un système du plaisir, et rien de plus. Or, il n'est système qu'un autre système ne ruine à la longue.

Pour moi, j'appelle Dieu ce grand amour qui peut seul me suffire, et à qui rien ici ne suffit. Je l'appelle, et il ne vient pas. J'appelle Dieu cet appétit de la vie éternelle, où la raison trébuche, et cette certitude où l'entendement se noie dans un abîme de néant et de nuit. Mais, je le sais, tout espoir est une vaine rêverie.

— La pensée et l'action, la morale, les passions et les lois, tout n'est qu'images.

Mais la douleur est là, et l'anéantissement qu'elle recouvre, qui est la douleur

unique. Nierai-je ce que je sens ? Me vais-je payer de raisons qui n'adhèrent pas plus à mon être qu'une poussière d'emprunt, sur une route poudreuse ? Vais-je ne me fixer jamais, l'âme toujours vagabonde, comme un Israélite ou un Breton ?

Cependant, il ne faut pas se résigner à la douleur. Il la faut posséder. Il faut la vaincre et s'en faire un saint échelon. La douleur possédée est la voie qu'il nous faut prendre, et aussi salutaire qu'est funeste la douleur qui nous possède. J'ai donc corps dans le corps de Jésus-Christ. J'ai salut dans le sang de Jésus-Christ. J'ai nourriture et vie en lui. J'ai Dieu.

— Un Dieu qui a nom, qui a date, et qui n'est pas, s'il n'est mille fois plus certain, au sens de l'homme, que pas un homme ne peut être, un tel Dieu se prouve. C'est ici, Pascal, qu'il vous faut avancer des preuves. Votre acte de foi ne suffit point.

Il n'a la vertu de convaincre que pour vous.

Et pourtant, c'est dans l'usage de la preuve que votre pensée marque sa puissance et qu'elle s'est trempé des armes, qu'elle nous a léguées contre elle-même. Vous avez fait crédit à la raison, largement. Et tant que la raison vous a paru complice de la foi, vous avez beaucoup fondé sur elle.

Vous avez cru qu'on dût croire sur des preuves. L'histoire de Dieu vous a paru la plus probable de toutes. Elle vous a engagé dans le dédain de toutes les sciences : il vous semblait que la preuve de Dieu fût la seule science digne de l'esprit humain. Vous n'entendez pas parler de la logique, ni des systèmes, mais des faits et des témoins. Vous voulez que Jésus-Christ soit reconnu par l'athée, comme le voyageur qui se dirige sur le soleil couchant, au delà

de l'Océan, doit découvrir l'Amérique. Et comme les témoins de Jésus-Christ sont sanglants, qu'ils ont signé de leur sang l'acte de la découverte, à vos yeux, ils sont les seuls témoins à qui l'on ne puisse pas refuser la créance.

Telle était votre certitude, que vous n'avez point prévu que l'histoire aussi dût un jour se tourner contre la foi, et qu'elle fût le champ de toute négation, ou, pour le moins, de tous les doutes. Vous dénichiez l'intérêt, la passion et l'imaginaire dans tous les ordres de l'action et de la connaissance. Mais l'histoire, selon vous, portait sur des fondements solides; et, entre toutes les histoires, celle de Dieu, avec trente siècles de chroniques et de serments, avec les Juifs, témoins éternels, et leur Bible : ce livre était sacré pour vous comme pour eux, et vous en fîtes le trésor des preuves pour tout le genre humain.

Quelle audace d'homme, et bien digne de vous!

Vous avez donc voulu que Dieu fût de fait. Vous ne pouviez savoir que le fait allait s'inscrire contre vous, au corps même de vos raisons et de vos assises. Mais l'eussiez-vous prévu, la science du fait aurait-elle jamais pu vous parler contre Dieu même, et prévaloir sur lui? Qu'eussiez-vous fait si, ayant lu Spinosa, il vous eût appris à voir dans la Bible un livre comme un autre?

— Je ne l'eusse pas vu. Je n'ai cru à l'histoire que parce que je croyais qu'elle fît croire. Je n'ai fait le pari de Dieu qu'avec un libertin géomètre, deux tois esprit de peu, étant douteur et étant géomètre.

— Vous étiez l'homme du fait, pourtant.

— J'étais l'homme de Dieu. Qu'est-ce qu'un fait, sinon celui qui l'explique? Tout dépend du principe, et tout est dans le

principe. « Seigneur, ma face vous a cherché, et je chercherai votre face. » Vivre pour ce qui est, et qui est seulement, fait seulement vivre.

J'ai eu de Dieu ce qu'il fallait que j'en eusse. J'ai su, parce que j'ai voulu. Comme l'on croit à soi, j'ai cru : parce qu'il le faut absolument. Quoi qu'on pense ou quoi qu'on sache, on est pour soi-même. La volonté de vivre produit des titres qui sont des preuves.

J'ai cherché mes témoins crucifiés pour le Dieu qu'ils témoignent, dans mon désir de la même croix. Et je les ai trouvés : je les eusse inventés. Car je devais croire ou ne plus être ; et il fallait que ce Dieu sur la croix fût le seul fait du monde, pour que j'en fusse un, et réel, à moi-même.

— Vous n'avez donc été l'homme du fait que sûr, d'abord, que le fait dût être ce que vous vouliez qu'il fût ?

— Mais quoi ? Rien n'est de fait, absolument, que ce qui contente notre âme et qui nous comble. Et quoique j'aie tout mis dans l'histoire, si elle m'avait contrarié et donné le démenti, j'eusse quitté le fait de l'histoire avec le même mépris que tous les autres.

PAROLES

Ces paupières baissées filtrent toujours une ardente lumière ; et ces lèvres fermées laissent passer un chant intérieur qui m'est familier, dès longtemps, et que je sais entendre. Il me dit encore :

— J'ai beaucoup vécu dans la mort. C'est le destin de celui qui aime la vie aussi passionnément que j'ai fait. Dans l'amour de la vie, l'amour de la gloire, d'abord, l'emporte. Je m'y livrai avec ivresse. Là, on tente d'être éternel, selon la chair. Vanité, ensuite, qui fait rire. Pour découvrir la mort, il faut avoir eu la passion de la gloire et s'en être dépris.

— Et pour demeurer dans l'agonie, il

faut avoir aimé et perdre ce qu'on aime. Tout être m'est sacré, depuis. Et dans chaque atome, je vois un être. En tout ce qui est, je sens une vie qui veut se passer elle-même. Et dans l'homme, enfin, elle veut être divine.

— Qu'est-ce qu'un dieu qui passe? un dieu qui fiente et que tue un grain de sable dans les reins?

— Je n'ai pas votre secours. Je suis condamné; mais vous l'êtes. Il faut prendre son parti. Je regrette ma vie comme vous, quand vous cessez d'être en Dieu.

— J'y suis.

— Je ne sais. En tout cas, vous y avez été. On ne peut faire tout ce qu'on veut, sans faire aussi ce que veulent les autres. Vous fûtes dans l'Église, comme je suis dans la Cité. Le théâtre de Bacchus m'est fermé. Vous êtes né pour la vie sainte, et moi pour la vie tragique.

Je ne me plains pas : je crie. Je veux être entendu de ce silence éternel qui nous épie, de cet infini qui nous enregistre. Nous sommes des hommes pour nous confronter à un objet éternel. Je ne puis, je ne puis supporter la pensée du néant. Elle me vide, elle me défait de moi ; elle me dénature ; et toute la nature en est confondue. La nature ne peut plus jouer sa partie ; elle, qui est tout organe, l'idée du néant la désorganise ignominieusement.

— Il nous faut Dieu pour consoler la nature.

— Donnez-le-moi. Vous ne sauriez même plus dire ce que c'est.

— Consoler en nous la nature, c'est le vœu de l'amour. Mais d'un amour qui dure. Or, rien ne dure, à moins d'une éternité.

— O ! ne me faites pas dire que je me contente de passer. Non, pas plus que vous.

Mais vous avez gardé un pont par-dessus les abîmes, je l'ai rompu. Avant moi, il avait été miné.

Cependant, je ne me plaindrai pas. Vous, vous mesurez ; et moi, je pèse. Vous détruisez pour prouver. Et moi, je vois.

Mes réflexions sont toujours plus sombres et plus amères ; mais plus sûres aussi, et plus saines à mesure. J'espère qu'une pensée parfaitement calme et sereine plane au-dessus de ces tempêtes, où nos jours sont plongés, et sur ces eaux remplies d'épaves.

Je prends mon destin contre moi : pour l'accomplir et pour l'étouffer. Je ne m'humilie point, ne m'étant pas enorgueilli. Je n'ai point de résignation, comme vous ; car votre résignation est une victoire qui reçoit sa couronne. Mais mon âme accepte inaltérablement ce qui fait saigner mon cœur et le déchire.

Il y a tant de sang dans ce cœur que je puis le laisser longtemps couler avant d'en être à la dernière goutte. Alors, il faudra bien que je sois sauvé. Car nos crimes et nos erreurs ne sont rien : notre volonté d'amour est tout : comme elle est notre vie, elle est notre certitude. Et comme elle nous crée, heure à heure, elle saura bien nous recréer à la fin. Il est une grâce : ceux qui ont reçu le don de ne pas mourir. Et il y a un abîme : ceux qui meurent à jamais. O mystère terrible! la faiblesse est un péché qui n'est pas pardonné.

— Les voies sont mystérieuses aussi qui conduisent à ce terme. Mais celles qui nous coûtent le plus, dans l'obscurité, sont les plus sûres.

Je veux m'humilier pour être. Mon plus grand orgueil a été dans l'humiliation. Et c'est d'abord cet orgueil qui s'humilie devant les étoiles. La pensée peut alors

cueillir les astres, et les tous jeter, comme cailloux, sur la route du divin.

Mais il est une autre humiliation auprès de quoi tout l'univers humilié n'est rien. C'est le cœur qui s'humilie, et qui se retranche de tout l'amour qui le brûle et dont il est plein.

— Tout n'est pas fini avec nous. Il faudrait que j'y consente. Mais, au contraire, toute matière suit son cours dans l'esprit. Tout reprend avec l'homme. Tout reste en lui. Car tout commence, en vérité, avec l'esprit.

— Accorde-toi avec toi-même : la vue de Dieu est le sens du destin.

— Je veux être, je veux être ! Il y a telle puissance qui vient de moi, comme je suis venu d'elle, qui fait enfin que je sois.

Je serai, si je veux. Si tu veux, tu seras. Voilà un mot d'homme. Mon salut viendra de ma force. Toute ma force se va

mettre dans mon amour. Il nous faut naître de notre amour.

Je pleure des larmes si ardentes que ma moralité s'y consume. Il me semble que je pleure aussi sur vous. Car vous voilà sans Jésus-Christ. C'est avec moi que vous êtes. Je suis environné de mort. La mort me bourre et j'ai faim de dévorer la mort.

Je ne me hais plus ; mais je me souffre. Dans ce mystère du cœur, je ne m'aime enfin que de tant souffrir. Sans la douleur, je n'aurais pas su tout ce qu'il me fallait perdre, et que le sort de la vie est le mien. A toute heure, j'oubliais et j'oublie que je suis tout conscience. Mais afin que je me sauve, désormais, il m'en souvient. Je porte les pieds et les mains sur la vigne de cette misère qui m'énivre; je la foule, je la presse de toute ma force; et j'écrase toute cette lie des sens, qui est le fumier

d'une autre passion, incorruptible. Que le cœur reste seul!

Je suis tout péché, puisque je suis ce qui meurt à tout instant. Mais je suis toute ardeur à me laver dans une eau si pure et si innocente, qu'elle est comme un œil d'enfant pour elle-même et pour toute pensée. Vous et moi, c'est à Dieu que nous voulons tout donner. Mais vous avez trouvé la main où tout remettre; et moi, je ne l'ai point. Pour être tout cœur, et que ce cœur fût tout à l'être unique, vous l'avez dû tuer au monde.

Tu dis que je me retire. Ne vois-tu pas que je fais semblant?

J'ai fui l'action, pour fuir l'occasion de tous nos crimes. Le crime est plein d'un immortel ennui. Je n'étais pas homme à me toujours vaincre, comme dame Nice et

frère Nicole. J'aurais pu résister à plusieurs plus qu'à moi-même. Le Jésuite le sait, et aussi le Jacobin. J'ai craint mes passions : je les ai toutes confondues en une.

Pour les saints, l'amour est toute la vie. Il jettent tout dans ce feu unique. Nous nous ferons brasier dans le silence, et l'on nous croira de glace. On ne peut nous rendre justice : on sent trop que nous n'y tenons pas. Aussi, on nous moque, et on nous plaint de peu vivre. Au fond, l'honneur du monde et la gloire même ne sont que des échanges : ceux qu'on loue ont toujours payé, plus ou moins, pour qu'on les louât. J'y sens toujours leur odeur de théâtre, et dans les plus graves, je vois une double entrée de comédie.

La vie des saints n'est point une farce. Tout l'univers tourne autour de la sainteté. L'homme n'est homme que pour rêver

d'être saint, ou pour l'être. Le héros est le saint de l'action.

Tel est l'appétit de la sainteté que, seul, il nous reste ; il survit aux autres en nous. C'est lui qui nous dégoûte de toutes les voluptés, peut-être. Et c'est à cause de cette convoitise éternelle, qu'en tout plaisir nous touchons bientôt un fond de peine et la vase de la satiété.

— Dans les autres amours, rien n'est si fort que le désir du bonheur ; et comme on le veut pour soi, on le souhaite encore plus pour ce qu'on aime. Sans doute, on se flatte que le même bonheur doit combler celui qui donne et celui qui reçoit ; ou plutôt, on s'imagine que le don est égal, et que la suprême joie est dans le partage. Mais, trop tôt, on sait qu'il n'en est pas ainsi. Ni ce qu'on donne, ni ce qu'on reçoit ne suffit. Nos cœurs ne peuvent être comblés. Et ce qui comble la chair est aussi ce

qui la lasse. On rêve alors de donner un bonheur qu'on n'a pas. Voilà la délicieuse torture des amants, quand l'un des deux veille sur le sommeil de l'autre, et que l'amour le plus profond parle dans le silence où l'amour le plus ardent est à la fin réduit. Là est l'épreuve de la passion qui persévère; et l'aurore d'une ardeur plus pure. Je lis l'adieu au visage endormi. Même dans un contentement sans mélange, je sais qu'il pressent une chute et quelque manque. S'il rêve, il faudra bien qu'il s'éveille. Une ombre passe sur ces paupières lourdes d'ivresse, et sur ces lèvres chéries. C'est l'invisible regret, qui vole d'abord dans les espaces de la chair, qui n'a pas encore pris sa place taciturne entre les amants, mais qui doit venir. Et quand rien ne le ferait naître, ce regret, il naît du temps : il est l'ombre de l'heure qui fuit.

— Alors, tourne la page, et lis sur le visage de la vie. Le bonheur, on ne le donne qu'à ceux qui l'ont. On le leur révèle, et c'est tout ce qu'on peut. Or, ils ne l'avaient que par ignorance puérile. Et ils ne l'ont plus, sitôt qu'ils savent qu'ils l'ont.

L'homme va à la sainteté comme au seul bonheur qui ne mente pas, qui ne s'évanouisse pas se connaissant, et qui dure. L'homme tourne autour de la sainteté, parce que la joie est une fumée, ou lourde, ou légère, toujours fumée. Et l'homme croit à la sainteté, parce qu'il ne peut se passer de bonheur, qu'il ne peut croire au bonheur, qu'il y veut croire, et que le bonheur n'est pas.

MAIS on peut vivre sans croire et sans rien attendre, disent-ils. Et ces beaux docteurs font mieux que de nous

railler : immobiles et sans désir, comme des poissons dans le sommeil d'hiver, ils narguent notre trouble ; ils bafouent la pensée au supplice. Ils sont trop fins pour qu'on les trompe là-dessus : parce que leur pensée ne les torture point, ils ne croient point aux tortures de la pensée. Ils n'y voient qu'affectation ; elle répugne à l'excellence de leur goût. Toute ardeur passe, à leurs yeux, pour une imposture. On peut vivre sans croire ! O cœurs bas, et plus bas infiniment que leur esprit ne s'abaisse. Oui, on peut vivre sans croire. On peut vivre aussi sans aimer, et sans être, ou à peu près. On peut vivre sans estomac : il y a des chirurgiens qui le resèquent. Et on peut vivre, même, sans cerveau, quand on est grenouille.

— Ils ne savent pas qu'il s'agit de la joie. Et qu'importe, du reste ? Je me suis fait une telle idée de l'éternité que tout souci

de moi-même s'efface. Jadis, j'ai haï; et je ne hais plus. Je ne hais rien, pas même ceux qui me haïssent.

— L'homme est puni, quand il s'isole.

— Mais le monde est puni, quand il isole tel homme qu'il devait appeler à lui.

— La solitude, c'est l'orgueil.

— J'ai grandement péché par là, jusqu'au jour où mon orgueil s'est mis à ne se déprendre de rien tant que de moi. L'orgueil est un encens qu'on brûle; mais, comme le pur encens d'Arabie, à la fin, il se consume entièrement.

— Vous, Pascal, vous avez fait à votre cœur moins que cendres du monde. Pour moi, le monde est trop beau. Je ne tue mon cœur qu'à moi-même. Plus j'ai été, plus j'ai donné ce cœur à toute vie. La plus déchirante beauté du monde est, à mon sens, d'être éphémère, et toujours condamnée. J'aime la vie, comme une

amante qu'on va mener à l'échafaud.

— Aime donc, et attends. Tout vient du cœur et tout y retourne. C'est là que l'éternel se révèle, et qu'il veut qu'on le trouve. Quand tout le dépossède, c'est là que Dieu réside.

— L'examen, c'est le doute. Le doute c'est la négation. Je ne suis pas libre de penser à ma guise. Je ne suis pas si fatalement ce que je suis, que je ne suis ce que je pense. Et je le sais, puisque je déteste cette fatalité inexpiablement.

— Libre, qui ne l'est pas? ou qui peut l'être? On est toujours assez libre pour se livrer, et se tout mettre en ce qu'on aime. L'amour est une grâce; mais en elle, le vouloir ardent a tous les effets de la liberté.

Celui-là est sauvé qui, aimant, persévère. Le désir de toute vie s'épanouit en une flamme qui ne peut plus s'éteindre. Elle sort du monde : elle cherche son soleil

et sa source, comme l'épi qui se dresse en forme de glaive. Il en est de cet amour, en sa passion volontaire, comme du mort qui se réveille dans les tombeaux de la chaîne Libyque ; et il peut s'implorer de la même prière, qui est si belle et qu'on frémit de recueillir sur la bouche antique :

« O cœur, mon cœur, qui me viens de ma mère ! mon cœur du temps que je fus sur la terre, ne te dresse pas comme témoin ! Ne lutte pas contre moi en chef divin qui accuse et qui requiert. O cœur, mon cœur, devant le Dieu grand qui juge, ne me charge point ! »

Janvier 1909.

NOTRE PASCAL



NOTRE PASCAL

I



ILS SONT bien imprudents de tant invoquer Pascal, pour soutenir leur philosophie de l'Église. Ils feraient mieux de s'en tenir à saint Thomas. Pascal dans son fond est de nature à leur nuire : il ne peut venir en aide à l'ordre établi :

quel qu'il soit, cet ordre, Pascal nous porte à le juger; après quoi, il n'y a plus qu'à le subir. Mais je dirai qu'on ne subit rien que l'esprit ne le rejette. La force parle seule et réduit l'homme au silence : elle peut le vaincre, elle ne le convainc pas.

Pascal ne serait pas chrétien, aujourd'hui. Et sans doute il serait nihiliste : Voilà ce que je trouve de plus clair dans les *Pensées*. Son Apologie est vaine, désormais : la science chrétienne, elle-même, a dû prendre d'autres armes. Je doute que Pascal eût daigné s'en servir. En tant qu'elle prouve la divinité de la religion, l'apologie de Pascal est morte, à présent, faute de preuves. On ne trompe point Pascal sur les preuves, et il n'est pas homme à s'abuser lui-même.

Le ton si ardent de Pascal et si sombre est celui de son âme : tout ou rien. Dieu ou l'universel néant. Dieu réel ou personne.

Il est incroyable qu'on ait tant disputé de Pascal, sans toucher le lieu de toutes ses passions, de ses pensées, de ses mœurs et de toute sa conduite. La tragédie de Pascal est qu'*il rêve de la sainteté et ne peut pas être un saint.*

Il y a des savants qui sont catholiques ; et si l'on veut, quelques-uns des plus grands ont été chrétiens. Mais il n'est pas de saint géomètre. Même si la mathématique mène à Dieu, elle ne conduit que sur le seuil du paradis : là, le géomètre prend des mesures, et il s'arrête d'avoir ses visions pour se remettre à ses calculs.

La relation directe et continuelle de l'homme avec Dieu constitue la sainteté : un colloque sans fin du cœur humain avec

l'âme divine. Quand il s'interrompt, le saint n'est plus qu'un homme et souffre tous les tourments de l'abandon, de la mort, du vide infini, des ténèbres étouffantes et de la nuit obscure. Pascal a eu sa minute de sainteté, le jour, où perçant le mystère de Jésus, il a reçu sur la face telle goutte de sang versé pour lui, où il l'a bue, où elle l'a brûlé jusqu'au fin fond de l'âme. Et son tourment, depuis, a donc été d'attendre le retour de cette minute divine, de l'implorer et de ne l'avoir jamais plus obtenue. Une autre de ces gouttes, une autre encore, encore une !

Pascal en fait bien plus qu'il ne faut pour être un saint; et il n'a pas la sainteté : l'inaltérable raison du géomètre le sépare de la région sainte. Ne se vide pas de raison qui veut. Il n'arrive pas à la dépouiller tout à fait, ni à laisser derrière lui cette armure aussi lourde que puissante. Il ne

fera jamais de miracles, parce qu'il ne peut obtenir celui-là de lui-même.

M. de Saint-Cyran, ce grand homme si méconnu de tous et si bien connu du seul Sainte-Beuve, est un saint. S'il n'eût été de Port-Royal, il serait sur les autels. Saint-Cyran n'est pas séparé de Dieu : il dialogue avec Jésus; il en sent les touches dans toutes ses idées et tous ses actes. Il ne fait rien sans prendre conseil. Il n'est pas déçu. De là, sa tranquille certitude, sa fermeté invincible et son inébranlable mesure. Pascal eût donné tout son génie pour le don unique de Saint-Cyran.

Aujourd'hui, comme il y a trois cents ans, Saint-Cyran serait chrétien, et même catholique. Il n'eût pas été plus sensible à la critique de la Bible qu'il ne le fut au doute de Montaigne et à la pensée des Anciens. Il vit en Dieu. Il pense en saint Augustin, et par saint Augustin en Jésus-Christ. Il ne

lui faut pas plus. Ainsi, tout Port-Royal est fondé sur Saint-Cyran. Tout saint Cyran est fondé sur saint Augustin; et saint Augustin sur l'autorité des Ecritures.

Pascal, lui, fonde toute son apologie sur les miracles et sur les textes des livres saints : il ne les prend pas, comme saint Augustin, par le biais de la philosophie et de la morale; mais par le côté de l'histoire. En ce qu'il croit, il dépend donc de la critique. Il n'en a pas l'usage; mais il l'aurait présentement. Textes et miracles, s'il met en doute l'authenticité des uns ou des autres, il doute de tout; car il ne croit pas sans preuves, il ne croit pas facilement. Or, il saurait aujourd'hui l'aventure de la Vulgate. Il serait forcé de prendre les livres saints pour ce qu'ils sont : des poèmes, naturels et humains, au même titre que l'*Iliade et* l'*Odyssée* d'Homère, Là contre, Pascal géomètre et historien ne

pourrait rien dire et ne trouverait rien : parce qu'il n'est pas matière de foi que les deux angles égalent un droit et demi ou trois droits.

L'idée de la mort fait toute la différence entre les hommes : selon qu'ils l'acceptent ou ne l'acceptent pas ; ou sans l'accepter, qu'ils s'y résignent : tout le reste s'en suit.

Si l'on pouvait élever tous les hommes à ne tenir aucun compte de la mort, et à prendre leur propre vie pour un fait de nature aussi simple et d'aussi peu de prix que tous les autres, le genre humain changerait totalement de figure. Loin de l'art et de la poésie, délivré de la morale, il toucherait bientôt à l'ordre et à la mécanique fatale des fourmis. Et encore que sais-je des fourmis ?

Comme on est avec la mort, tel on est dans la pensée et dans la vie. L'immense foule des hommes subit également la vie et la mort, et ne pense pas à l'une plus qu'à l'autre : c'est pourquoi ils sont si aisément automates. En presque tous, l'être ne s'altère d'aucune conscience. Pour les religions et les lois, il s'agit toujours d'anéantir le moi. La conscience croît partout aux dépens de l'être commun et de la règle.

Les plus pessimistes souvent aiment le plus la vie; et l'on s'en étonne. Ils s'en font l'idée la plus pleine, la plus riche, la plus grande; et parce qu'ils doivent plus perdre en la perdant, ils désespèrent plus que les autres. A l'égard de ce qu'ils doivent perdre comme de ce qu'ils possèdent, les hommes sont optimistes faute d'imagination.

Plus grand est le moi, et plus il désespère; car il a plus à perdre. Le rêve seul

peut nous sauver du désespoir : il est la religion de ceux qui n'en ont pas. Pascal ne rêverait pas, sans doute. Dans l'illusion infinie du monde, s'il l'eût saisie, il était trop géomètre pour se payer d'une autre illusion, fût-ce la suprême poésie. Elle seule efface le désespoir en l'ornant. La beauté est une autre vie et plus réelle. Elle seule, en suscitant l'amour de ce monde fait d'une ombre, lui rend la lumière et la douceur du sourire. Pascal goûte peu la poésie ; l'art lui paraît un jeu ; et jamais il ne sourit. Pascal est toujours en présence de la mort : Dieu seul le rassure et Jésus le console.

Il faudra pourtant cesser de donner la logique de l'esprit humain pour le miroir de la nature, et le miroir pour la loi des formes réelles.

Changer *ios* en *ion*, voilà le triomphe de la science, siècle, après siècle, quand elle passe de l'outil et de l'invention à la théorie, et qu'elle conclut de la découverte pratique au système du monde. Une lettre de plus ou de moins, *ios* ou *ion*, et tout est changé. Mais on ne change que d'hypothèse. Et ces superbes conclusions ne touchent pas le fond : il n'échappe pas moins à Maxwell qu'à Epicure, et à la Sorbonne du XX[e] siècle qu'à la Sorbonne du XIII[e] : elles n'atteignent que les modes? c'est la substance qui importe ; et : « je suis moi-même une substance », dit Descartes. Le bonnet pointu rit du bonnet carré, parce qu'il a conclu en *ios*. Mais il fera rire de lui, et de son *ion*, parce qu'il se permet de conclure.

Que la science affirme donc ses méthodes, qu'elle soit superbe de ses conquêtes dans l'ordre de la pratique. Mais qu'elle

soit modeste en esprit : la réalité du monde lui échappe ; comme la cause, la substance lui est soustraite, où toute la broderie de l'illusion déroule son arabesque.

La science n'est pas la morale ; le savoir n'est pas le bien ; la logique n'est pas la vertu. Les Anciens l'ont cru, faute de profondeur. La science est une voie au souverain bien ; mais fût-elle la mieux frayée, la plus égale et la plus solide, elle n'est pas la plus sûre ni la seule.

La vraie raison se moque de la raison. La vraie raison ne prend pas la machine pour le mouvement, ni la mécanique de l'ordre pour l'ordre même.

La toute-puissance de Descartes, quelle que soit la conclusion de Descartes lui-même, consiste à ouvrir la voie à toutes façons de douter, de chercher, de savoir et non pas de conclure. A cet égard, Pascal seul a compris Descartes en son temps.

Les autres, en se fondant sur Descartes, appuyaient leur certitude à la force qui devait en faire la ruine. En Descartes, je vois la vraie science, la science libre, celle qui, pour aller de l'avant, doit toujours détruire : la révolution contre l'erreur qui ne finit jamais. La raison est toujours rebelle à toute autorité, et à l'abus de la raison même, comme à la contrainte du dogme. Il ne faut pas conclure.

La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître ; car en désobéissant à un maître, on est malheureux, et en désobéissant à la raison, on est un sot[1].

Mais la raison est un empêchement à la sainteté.

1. Pensées, VI, 2 (Havet).

« Pour faire de l'homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce ; et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.[1] »

Pascal prend la parole de Jésus à son compte : « C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées ».

La science est la critique de l'apparence, qui est l'erreur universelle. La science est donc une méthode de destruction universelle. Tout système peut être détruit, et doit l'être. Voilà ce qu'il y a de plus certain pour l'esprit. Pascal n'en est pas encore là ; mais il y serait s'il n'était fermement assuré dans le seul Evangile. La foi n'est point de l'ordre de la raison, mais elle est garante de la raison. Pascal trouve un appui au roseau qui nous perce tout l'être avec la main.

La vraie religion conduit à douter, et

1. Pensées, XXIV, 74.

consiste même au doute. Qu'importe à la vie ? la volonté affirme. Après avoir eu raison, il faut douter de la raison.

Pascal n'impose rien. Il offre l'homme à la Grâce ; mais même s'agissant de la grâce, il y appelle l'homme par raison. Pour Pascal, il y a des péchés mortels contre la raison. C'est enfin la raison qui nous persuade que quelque chose passe la raison.

II

Lucere et ardere perfectum est.
Le feu avec la lumière, c'est la plénitude.
Saint Bernard.

La rencontre de Pascal avec Spinosa est une des plus belles qu'on pût imaginer. L'homme d'Amsterdam avait dix ans moins que l'ascète de Port-Royal, et il lui a survécu de quinze. Ils diffèrent et se ressemblent étrangement. Ou plutôt ils se ressemblent autant qu'on peut faire en différant le plus, et ils sont aussi différents qu'on peut l'être en étant le plus semblables. Ils sont morts fort jeunes l'un et l'autre, sans doute du même mal, Spinosa à quarante-quatre ans, Pascal à trente-neuf.

Ils tournent le dos au siècle et ils absorbent le monde. Sans être saints, ils pratiquent la sainteté. Ils vivent en Dieu, chacun à sa manière, ou s'y essaient. Ils veulent être pauvres. L'esprit les dévore. Ils semblent retirés de tout, et ils ne réservent rien. Discrets dans leurs mœurs et même prudents, leur audace est extrême. Ce qu'on lit d'eux n'est rien, près de ce qu'on y peut lire.

Les entretiens qu'on suppose entre gens que des siècles et des abîmes séparent vont rarement au delà de la curiosité. Je n'y vois qu'un jeu, et entre les deux plaideurs, le tiers qui tire tout à soi est l'auteur du dialogue. Mais des hommes qui ont vécu dans le même temps et que mille liens attirent l'un à l'autre de la pensée et du sentiment, il est bien permis d'imaginer qu'ils auraient pu s'entretenir et débattre ensemble. Pascal, si entier et si douloureux dans la certitude, eût enfin trouve à

qui parler, d'une certitude égale et contraire dans un calme étonnant pour lui et une accablante sérénité. Un tel entretien est une tragédie sublime de l'esprit.

Pascal nihiliste en tout, dans la sphère du monde et de la vie humaine, ne doute pas. Il tient Dieu et s'y tient. Mais il ne le tient que dans Jésus-Christ et de Jésus-Christ. Tout est pendu à la Croix, tout en découle, tout en descend, tout y remonte. Si on lui ôte Jésus-Christ, Pascal est le plus terrible des hommes à nier tout ce qu'on croit, tout ce qui se fait dans le monde, tout ce qui est ou qui se flatte d'être. Or, Spinosa pouvait lui ôter Jésus-Christ, ou le lui ébranler pour le moins, jusqu'à l'arracher lui-même du sol qui le nourrit. Pascal pend à Jésus comme ver et terre à l'unique racine de l'arbre et de la vie.

On n'observe pas assez que la mystique de Pascal est fondée sur l'histoire. La

passion de Pascal n'empêche pas l'esprit de géométrie. Toute croyance s'assure dans le cœur, et vient du cœur seulement. Mais le cœur ne prouve pas. L'ordre des preuves est celui de l'esprit. Pascal les cherche dans l'histoire avec toute la rigueur dont il est capable : celle du géomètre qui ne se paie pas de fausses raisons. Pour Pascal, qui se moque de toutes les histoires, une seule histoire a des preuves : celle de la vraie religion, qui est tout entière dans les Écritures, l'Ancien Testament servant de preuve perpétuelle à l'Évangile et à l'Eglise.

L'Apologie de Pascal est un système de concordances. La Bible est la crypte, les assises et tous les piliers de la fabrique; l'Évangile est la nef avec l'Église. Si on lui retire les miracles et les prophéties, l'édifice s'écroule, on lui retire tout; et Pascal ne peut plus croire. Car le cœur ne crée pas absolument la croyance : il assure les

raisons de croire. En fait, on croit tout ce qu'on veut, et les hommes ont cru toute sorte de fables. Mais on ne peut croire à bon droit et sans folie que la religion du Christ.

Pascal se donne un mal de tous les instants, il fait un effort immense pour prouver aux incrédules, aux tièdes, aux Juifs et aux athées qu'ils ne sont pas raisonnables. Si leur raison est éclairée, et si Dieu leur en fait la grâce, ils doivent se rendre à la double preuve des miracles et des prophéties. Il faut savoir lire la Bible et le livre de Dieu : tout y est marqué, tout y est prouvé, tout y est écrit. Cette science seule importe : Pascal l'invoque, il la professe absolument et ne l'a pas.

Sans les miracles, l'Église n'est pas divine. Mais il ne cherche pas ce que sont les miracles : il croit les témoins que le miracle autorise. Sans les prophètes, Dieu

est sans preuve. Mais ce qu'est le prophète, Pascal ne s'en inquiète pas. Jésus-Christ attendu de tout temps et prédit, — mais par qui? — la vraie religion toujours prouvée par les miracles, — mais quels sont-ils? — voilà où Pascal s'attache; voilà sa foi et son apologie. Il en parle partout; il y revient sans cesse. Il s'accorde les principes du système, et il en déduit tout le reste. Il n'a aucune idée que les Juifs puissent être des hommes comme les autres, et leurs livres des écritures pareilles à tous les autres écrits. Il doute de tout, mais non de l'histoire sainte. Il lui faut une mission des Juifs, un peuple élu et maudit. Une petite nation, des mortels comme tous les mortels, une histoire politique, d'affreuses vissicitudes, une misère durable, une vieille langue qui n'a rien de divin, des mœurs antiques altérées de mille manières, de vieux récits à la Tite-

Live, un code et des lois, une liturgie et des prêtres, Pascal ne songe pas qu'il n'y a rien de plus dans la Bible et les Juifs. C'est pourtant ce que Spinosa lui eût fait connaître, ou même Richard Simon. Mais Richard Simon pouvait douter de la lettre ou la critiquer, sans faire aucun doute ni critique de l'esprit. Richard Simon n'est qu'un érudit : il se passe de penser. Spinosa est plus hardi et d'une autre conséquence.

POUR moi, je ne puis concevoir Pascal lisant la Bible avec Spinosa et demeurant chrétien. Raisonnant en géomètre sur les preuves de l'histoire, il eût été plus loin que Spinosa lui-même. Qu'il vécût vingt ou trente ans de plus, après ce voyage dans la critique, à quel terrible retour d'âme ne se fût pas jeté ce puissant génie ? Ayant publié son apologie, je le vois la

détruisant d'une pensée pleine de foudres. Car Pascal est bien moins fort à bâtir qu'à détruire. De l'apologie, il ne reste presque rien ; tandis que la force de destruction, dans les *Pensées,* est intacte : contre toutes les misères de la nature, contre tous les mensonges de la Cité, de la loi et de l'opinion, de la raison et de l'instinct, de l'homme et de l'univers, l'esprit de Pascal a gardé le même fil et le même acier inflexible.

Pascal, dupe de rien, ne le fût pas resté d'un livre. Il perce toute idée, toute opinion et la plupart des sentiments jusqu'au point de moëlle où il faut trouver Dieu ou rencontrer le vide effrayant de l'absurde illusion et de l'éternel néant.

On ne fait point le procès de la raison sinon par la raison même. On ne doute donc pas de la raison, mais seulement qu'elle suffise à tout, et soit le tout de

l'homme. Nous sommes condamnés à la raison perpétuelle comme à notre condition charnelle. Nous devons vivre dans cette double prison. Qu'il faille nous y faire, soit. Mais que nous ayons tout orgueil et toute joie de notre captivité, quelle niaise prétention et quelle ridicule vanité.

La raison déduit et vérifie l'univers selon elle plutôt que selon lui.

Nous ne pouvons rien sans la raison; mais encore moins pouvons-nous tout obtenir d'elle. « Travaillons donc à bien penser ». Et bien penser, certes, c'est connaître notre prison, et les limites de la raison comme de tout le reste.

On se trompe sur Pascal, faute d'être poète.

Il faut prendre de tels hommes dans leur rythme et leur mouvement plutôt même

que dans la rigueur de leurs écrits. J'aime saint François, j'admire Pascal pour ce qu'ils sont, et non pour ce que je puis en faire, encore moins pour ce que je suis. A quoi bon y aller de soi-même ? Ne sommes-nous pas assez dans tout ? ou trop assurés de notre prison ? Pour quoi prendre parti ? Puissé-je m'oublier plutôt ! on ne s'oublie qu'en se multipliant : on joue alors à se perdre. Il n'y a que ce petit nigaud de Petit Poucet pour semer des cailloux dans la forêt des âmes : il doit être critique de son métier.

Les théories d'un homme finissent par ne plus être à mes yeux que les horizons de sa propre vie : il les offre à la curiosité du poète, pour qui toute vie est une scène et un héros de l'unique drame. Plus vaste est l'horizon ou plus belle et plus rare l'âme du personnage, plus je m'y plais. J'y fais route, j'y voyage, et ne me fixe pas : je passe. J'ai pour loi de passer : mon

drame n'a toute grandeur et toute beauté qu'à la condition que les caractères se succèdent, que les scènes passent. Peu d'hommes en usent de la sorte : l'imagination leur manque; et ils recourent au système pour y suppléer. Les hommes se paient de savoir, faute d'inventer.

Sainte-Beuve lui-même trouve que la politique de Pascal rappelle celle de Hobbes et de Machiavel. Quelle idée. Pascal ne dit pas que ce soit sa politique. Sa grandeur morale et son sens de la justice n'ont jamais été atteints : on le voit assez dans les *Provinciales*. Hobbes et Machiavel tiennent pour le tyran, et pour la logique sans pitié du succès ou de la force. Pascal n'est pas si simple. Quand il montre la force, l'opinion sa fille et toutes les formes de la tyrannie, sans oublier la justice des hommes, mener le monde et les peuples, il peint la vie : il voit le vrai et le

fait voir avec une sagacité incomparable. Il ne donne pas son blanc-seing à la nécessité, qui s'en passe. Tout ainsi, il n'est pas contre la raison, même s'il l'invective : il ne l'appelle pas imbécile parce qu'il la méprise, mais parce qu'elle est sans force en effet. On ne fera jamais comprendre cette vue si libre à tous nos partisans.

PASCAL n'est dupe de rien, pas même de la foi : il ne l'est que des miracles. L'ironie n'est pas médiocre. Et si toute la foi ne dépend que des miracles? On est toujours un peu de son siècle : Pascal est du sien par là.

Il sait le secret de tout ce qu'il croit : c'est qu'il ne croit rien, sinon en Dieu et en Jésus-Christ. Il est faux de dire que Pascal doute : il nie. Moins Jésus-Christ, il nie tout l'ordre du monde et l'ordre même de l'esprit.

Il ne croit pas plus à la science qu'au roi, tout en étant sujet fidèle et savant plein de génie. « La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair[1]». Mais l'acte de foi justifie en même temps l'ordre de l'Etat et la géométrie.

Cependant, l'Etat ni la science n'ont pas de vertu ni de preuves en eux-mêmes. La science doit être l'essai mais non l'emploi de nos forces[2]. « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine[3] ». La méthode mathématique ne mène à rien, si ce n'est à la géométrie. Pascal la regarde comme un jeu, et la science également. C'est une tout autre affaire d'être homme, de vivre et de bien vivre, de mourir et bien mourir.

21 octobre 1912.

1. *Pensées*, XVII, 1 (Havet).
2. *Lettre à Fermat*, 10 août 1660.
3. *Pensées*, XXIV, 100.

GRANDEUR ET PRÉSENCE

DE

PASCAL



GRANDEUR ET PRÉSENCE

DE

PASCAL



L est un Olympe des grands esprits. Là siègent les héros qui, ayant le plus pensé, ont donné à la pensée la plus belle forme. Ceux-là ont le plus créé. Dans cette assemblée idéale, Shakspeare parle pour l'Angleterre, Gœthe pour les Allemands; Dante

parle pour l'Italie, Cervantès pour l'Espagne : pour la France, c'est Pascal et Molière. Le premier trait de Pascal, et qui frappe le plus : en lui, l'art et la science ne font qu'un, intimement. La pensée et la forme ne vont pas l'un sans l'autre dans cet homme souverain. Telle est la France, et dans les temps anciens telle fut Athènes. Les étrangers n'ont pas encore rendu justice à Pascal : ils n'ont pas connu la puissance et la beauté de sa forme. Pascal a porté le même art dans tout ce qu'il a touché, dans la géométrie et dans la morale, dans la théorie des nombres et dans la théologie, dans les mathématiques et dans la connaissance de l'homme. C'est en vain qu'on le vante : Pascal est méconnu en raison même de sa supériorité : partout, il est l'homme de la forme la plus belle et la plus pure, en physique comme en philosophie. Il est poète. Il a, dans l'abstraction même, la voix

ardente de la vie. Par là, il est plus près de nous que tous ceux du passé. Car la notion de la forme, le réel de la vie vont renouveler toutes les sciences et rendre à l'individu son rôle dynamique dans l'abstrait et le général. Nous touchons à cette révolution. Grâce à Bergson, les philosophes le savent. Trop de savants ne s'en doutent pas encore. Vers 1660, la mathématique de Pascal a tort contre celle de Descartes. Mais la philosophie de Pascal a raison contre celle de Descartes, aujourd'hui. Et la mathématique cartésienne est à peine moins épuisée que sa philosophie, quoi qu'il semble. On le saisit dans Einstein, qui est le dernier effort de l'esprit cartésien, comme Bergson l'a fait voir, avec tant de finesse et de vérité. L'extraordinaire complication des calculs, dans Einstein, le plus étonnant virtuose de l'analyse, peut-être, qu'on ait connu,

en est une marque. Quand une science en est là, elle est accomplie. Le temps d'un algorithme s'achève, s'il ne s'adresse plus qu'aux rares initiés d'un prodigieux artifice ; et l'ère d'un nouvel algorithme s'annonce, lorsqu'il est devenu nécessaire.

Le poète, en Pascal, enferme à la fois le philosophe et le géomètre. Nul ne peut comprendre Pascal, qui ne pénètre assez le philosophe dans sa géométrie, et le géomètre dans sa philosophie.

O*mnis determinatio negatio est,* dit Spinosa. Voilà enfin la raison qui a conscience de la raison. Dans l'*Ethique,* elle l'abandonne aussitôt. La géométrie a tout absorbé, dans le monde moderne. La science est infirme d'être seule forte, ou plutôt d'être si forte et de l'être seule. Quand elle se retire, la philosophie sans

appui est incertaine jusqu'à se détruire elle-même. Les morales modernes en sont un cruel exemple : elles ruinent toutes les grandes philosophies d'où elles sont issues. D'ailleurs, la morale est une métaphysique de l'action, une fonction créatrice de la pratique. L'intuition de Pascal et le pressentiment de Vico vont bien plus loin que leur siècle. Par malheur, sans savoir où. Et enfin, Descartes et la science cartésienne étaient sans doute nécessaires, pour que l'analyse mathématique devînt l'outil universel de la pensée dans sa conquête de la nature. A présent, il sied de ne plus être dupe. Pascal nous y invite. Tous les dogmatiques sont réduits à rien, j'entends à se connaître, qu'ils soient suspendus à quelque livre sacré, ou à une mathématique, ou à une géométrie, quelle qu'elle puisse être. Toute physique est du dehors, et provisoire. Quant à la cause et à la substance,

partout le pourquoi échappe au comment; et le comment n'est fait que de ruines sur des ruines.

PASCAL est né pour la vérité, comme pour l'amour François d'Assise. Pascal ne vit que pour savoir; il ne respire que pour penser. Il a la passion d'être. Or, il se persuade que pour être, il faut penser; et l'on n'est même qu'à la mesure où l'on pense. Les auteurs de profession, ceux qui font métier de penser, de savoir et d'écrire, n'y ont point de passion. Pascal n'est point de ces automates. Il se moque toujours des logiciens et des docteurs. Pour Pascal, il y va communément de la vie et de l'être. Pascal mène de front la géométrie et le monde, la physique et la religion, *les Provinciales* et *le Triangle arithmétique,* l'enquête sur les prophètes de la Bible

et sur la cycloïde, la vie sainte, la critique de la société et la recherche de Dieu. Et toujours avec la même passion, toujours avec la même vocation d'être enfin ou de ne pas être. Car il s'agit d'être toujours, ayant été une fois. Voilà penser, voilà vivre. Fi du métier. Il faut en finir du métier et des auteurs, quand il s'agit des héros et des poètes. Il est des hommes pour qui tout travail de la pensée, comme toute démarche de l'esprit, est une œuvre fatale, un acte commandé par la circonstance : ainsi Pascal et Montaigne, Gœthe et Stendhal. Les autres, au contraire, toutes les occurrences de la vie ne font que les lignes d'un rôle et les moyens d'une politique. Ceux-là sont véreux dès la racine, et leurs fruits ne sont que cendres : non pas hommes, mais hommes de lettres. Jamais on ne fut si peu homme de lettres que Pascal.

Merveilleuse absurdité de Pascal : non pas de croire à la Sainte Épine, comme un enfant ; mais de ne point croire à l'analyse du grand Descartes, ou de faire comme s'il n'y croyait pas. Qui ne s'explique pas cette humeur, est sans lumière sur ce génie. Rien pour lui n'est assez difficile. Il ne veut pas être aidé. Il lui faut arriver à la découverte, par la seule force de son raisonnement. Et dans sa raison, il engage toute sa nature. Il lui faut toucher les formes ; et il ne veut voir que ce qu'il touche. Pascal n'entend pas cesser un seul instant d'être homme. Dans *l'Esprit Géométrique,* il suppose que la méthode de Descartes est la vraie ; néanmoins, il s'y refuse. Il pense clairement contre Descartes, comme Vico devait faire, un demi siècle plus tard, dans sa vision confuse. La science moderne n'est pas vraie, parce qu'elle sépare l'homme de ce qu'il prétend

connaître. Le géomètre ne s'en préoccupe pas; mais le philosophe le pressent et il s'en fait un continuel souci. Car le philosophe, après mille efforts et mille détours, parvient au rendez-vous de la connaissance où, sans l'attendre, le poète et l'artiste arrivent du premier coup. Ce poète, cet homme complet, n'est jamais absent dans Pascal.

Mais lui qui connaît si bien l'esprit géométrique, il l'abdique à peu près en religion : il se laisse partout donner le change. Et lui, qui ne vit que pour l'esprit de finesse, il le dédaigne et n'en veut pas faire usage en géométrie. L'esprit de finesse, dans la mathématique, c'est l'algèbre. Que n'eût pas fait Pascal, où n'eût-il pas atteint, s'il eût consenti à se servir de l'artifice analytique ? Il arrive aux intégrations par des voies impraticables à tout autre que lui, et comme si, entre Cavalieri et lui-

même, Descartes n'avait pas fait une révolution. Un monde est ouvert, où il refuse d'entrer. Son plaisir est de cheminer sur une cime connue de lui seul, si ardue qu'on ne sait comment il y respire. Ainsi, géomètre et psychologue au plus haut point, il affirme et il se nie lui-même tour à tour. De là, son tragique. Car Pascal n'est ni le romantique, ni le sceptique ni le malade qu'on en veut faire : Pascal est une grande âme tragique en toutes ses parties; et elle l'est ici, parce qu'en possession de deux puissances contraires, il peut conquérir deux empires; il peut faire tout ce qu'il veut dans le monde; rien ne lui est impossible : mais il ne peut pas faire l'ordre en lui-même, l'ordre qui est la paix et ce bonheur suprême qui est l'harmonie.

Chaque temps travestit Pascal à sa mode. Là, Pascal est un espèce de miraculé, un petit jésuite fabuleux qui invente Euclide, un Louis de Gonzague de la géométrie, qui plonge dans la stupeur les pauvres servantes de la maison. J'imagine que ce carnaval a commencé de son vivant. Pascal est bien à Port-Royal : je ne suis pas sûr qu'il soit janséniste. Pascal n'est pas avec le Port-Royal, à cause du formulaire ni d'un livre. Pascal ne fait corps avec cette religion sévère que pour la Sainte Épine. La solitude et le miracle l'ont conquis; une morale s'en suit : celle de la vie ardente et solitaire où l'homme appelle la visite de Dieu présent au cœur. Pascal est toujours seul.

Pascal sceptique? Comme si un tel homme écrivait l'apologie de la religion chrétienne pour se convaincre lui-même. Les romantiques n'ont rien trouvé de

mieux que d'en faire un René de la théologie. Quel dédain cette âme puissante n'eût-elle pas conçu de ces fadaises. Ce qu'on appelle l'angoisse de Pascal est un autre effet de la même pauvreté spirituelle et de la même vanité sentimentale. « Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles; mais il y a des temps de niaiser ». L'angoisse de Pascal consiste surtout au peu d'intelligence de ceux qui en tirent leurs fades airs de violoncelle.

Dans Pascal, la passion fait le son et la couleur. Tout est lutte passionnée pour être. La vie éternelle est en question. Il ne s'agit pas de politique ni d'une ambition vulgaire. Pour un Pascal, l'ambition est d'autant plus misérable qu'elle vise plus haut; et celle d'être premier ministre, pour ne l'être jamais, est la plus abjecte. Pascal ne songe même pas, *ægri somnia,* à être un jour de l'Académie ou à y faire entrer

ses domestiques. Il a d'autres objets. Le sien est la vie éternelle, et la vie parfaite qui ne peut être que la vie rachetée de toutes les misères, de toutes les bassesses, de toutes les vilenies, de toute la vanité, de tout l'éphémère inhérent à la vie d'ici-bas. Une profondeur de tristesse à nulle autre pareille, oui sans doute; de l'angoisse, non pas. Il n'est pas de Genève, ce Pascal. Les gouttes de sang que Jésus verse pour lui, cette rosée divine lui est beaucoup plus certaine que la damnation. Le salut et la certitude sont les gages de la vie éternelle. Pascal est dans la vie, comme Jacob dans la nuit combattante : il se collette avec l'Ange; il le prend à la gorge; et peut-être se sent-il étouffer; peut-être est-il vaincu. Car il ne lui suffit pas de croire : Pascal veut tenir Dieu; il aspire à ce souffle éternel sur sa face. Le mystère de Pascal est celui de la sainteté.

Sa douleur est infinie. Pascal veut être saint, et il ne peut pas l'être. Il a l'intelligence la moins faite pour une foi toute sainte; et il brûle du désir, ayant la foi, d'être un saint. Douleur non pareille, celle-là; mais nulle angoisse. Elle ne serait pas si cruelle, elle n'aurait pas cette prise et cet enveloppement de mortel cilice, si l'angoisse y pouvait entrer. L'angoisse est encore du doute. Pascal n'en a aucun. Pascal sait mieux que personne tout ce qui le sépare de la sainteté.

Sa critique est terrible : elle n'épargne rien; elle s'étend à tout. Il voit l'envers de toutes les cartes. Son orgueil est incomparable, parce qu'il est la respiration de sa force : il est humble et fort comme la marée; il monte et il descend comme elle; il a ses tempêtes d'équinoxe et le

formidable courroux du flux sur les grands fonds; il a son recul lointain, sa paix étale, et le désert mélancolique de son estan.

La puissance de son esprit le mène à la négation universelle. Moins Dieu, Pascal est le plus accompli des nihilistes. L'orgueil, en lui, et le dédain sont de la même trempe. Il connaît sa puissance; il en abuse au besoin : en géométrie, il brave toute la science de son temps : il lui lance des défis ironiques. Il n'est grandeur d'esprit où la sienne, en secret, ne s'égale. En rien, il ne rend les armes à personne. Pascal aime à peser la violence du sens propre dans l'homme. Il accepte la coutume et les lois; il n'est pas rebelle aux puissances de fait. Mais la domination par la pensée lui est naturelle : il n'en excepte rien que si Dieu l'ordonne : il abandonne le pouvoir et il retient l'autorité. Dans Pascal,

Dieu est l'unique fondement de tout ordre, ou civil ou social.

Comme si ce n'était pas assez de son intelligence, son tempérament l'éloigne aussi de cette abnégation pure, de cette profonde docilité où les saints se connaissent. Pascal a un sens de la vie presque effrayant. Il a la haine de tout ce qui n'est pas réel : on dirait que pour lui le symbole et le mécanique ne sont pas assez vivants. Il lui faut le vrai dans ce qu'il a de plus sensible : les nombres vivent pour ce Pythagore géant. De là qu'il s'attache à l'arithmétique avec tant de prédilection. Il en arrive donc, par la sommation des puissances semblables, à l'aire de toutes les courbes paraboliques ; et il applique, par un effort prodigieux, aux quantités continues les résultats obtenus pour les nombres.

Dans son *Art de Persuader,* il touche à

ce qui doit être l'immense découverte de l'ère qui vient, et que l'ère cartésienne, en 1900, ne conçoit pas encore et n'a pas faite. Il annonce une géométrie de l'assentiment; et parlant ainsi d'une science qui a pour objet la mesure de l'étendue, et où j'introduis l'ordre nouveau d'une dimension nouvelle de l'esprit, moi-même je ne serai pas compris *. Autant Pascal retarde avec génie sur la mathématique de 1650, autant il est en avance sur la philosophie de 1870, et avec bien plus de génie encore. Toutefois, ils sont désormais quelques-uns à entrevoir l'analytique bergsonienne, qui sera la mathématique future : parce qu'en quelques-uns l'esprit mathématique, enfin, n'est plus séparé de l'esprit métaphysique.

* Voir la Note à la fin du volume.

Par son appétit de la vie et de la forme, Pascal est le plus actuel des grands esprits; il l'est le moins par son dédain du symbole analytique et l'inutile discipline qu'il s'impose : il ne faut pas se donner des bornes, pour le seul plaisir de jouer la difficulté. Il est ainsi bien plus près de nous et plus loin que les autres. Par un côté, il dépasse son temps, et d'un tel bond qu'il est du nôtre : il ne l'est même pas ce soir : il doit l'être après-demain. Par un autre bord, il est en deçà de son époque ; il retarde beaucoup sur Descartes : il pense, il raisonne, il déduit comme un Ancien. Il a naturellement les méthodes et le génie d'Archimède. Pascal n'est même pas du moyen âge : il est antique. Il est le pur géomètre, l'homme de la forme. Il ne veut pas être celui de l'algèbre. On dirait qu'il a le mépris de la mécanique intellectuelle. L'algèbre est trop machine et trop simple

pour lui : il n'entend pas tourner à l'automate : il ne se soumet qu'à ce qu'il possède. Pascal est l'individu entre les individus. Il est né pour l'hérésie, comme César pour la dictature. Dans la magnifique génération de la Fronde, c'est lui le Dauphin. Plus secret est son orgueil, plus il respire la grandeur du sens propre et l'instinct de la domination. Avec toutes les apparences de la soumission, il refuse d'obéir, à une grande profondeur. La nature n'est pas rebelle ni anarchique : elle est impériale, qui est bien pis. Il le sait : nul ne s'est mieux connu, pas même Stendhal, pas même Montaigne. Pascal a mesuré, sinon sa grandeur, du moins la violence, la superbe et le danger où elle l'expose. Il la combat donc de toutes ses forces. Il la bride et la maîtrise ; il la violente sans cesse ; et il n'en éloigne les tentations qu'en mettant toute cette puissance au service de la seule grandeur qu'il

reconnaisse, qu'il adore, et où il aspire avec passion. C'est pour quoi il ne s'humilie jamais assez ; mais dans le moment même où il place un pauvre dans sa chambre et dans son lit, sa puissance spirituelle se dérobe à toute humiliation. Pour lui, l'humiliation est le pis aller de l'humilité inaccessible. Tel est l'obstacle le plus cruel à la sainteté : on vient à bout de tout, sauf d'une âme souveraine : elle ne tient pas compte de ses victoires sur elle-même. Elle est comme le vent d'ouest, si on pouvait l'enfermer dans une cellule et qui, la fenêtre ouverte, se ruant sur la côte, balaierait les ports et les villes, emporterait les rocs, enlèverait les falaises, et soufflèterait le ciel de ses embruns.

L'HOMME de la forme est celui de la vie, par excellence. Pascal géomètre explique seul Pascal philosophe. La même

passion est à la racine de tous les deux, et le même art. L'homme de l'algèbre est celui de l'abstrait et du mécanique. En tout, on saisit Pascal qui oppose à la méthode purement rationnelle de Descartes l'ordre du cœur, comme il l'appelle. Voilà par où il est avec nous, et le sera demain bien plus encore.

La connaissance selon Descartes semble à Pascal une connaissance imparfaite. Des trois ordres qui entrent dans le total de l'homme, elle ne tient qu'à deux, et méconnaît le plus haut, d'où les autres dépendent. L'ordre du cœur selon Pascal est notre intuition. Ici, on découvre combien la philosophie de Bergson est riche, et qu'elle répond à une nécessité essentielle.

Au fond, la querelle de Descartes et de Pascal est éternelle : d'une manière ou de l'autre, le monde de la matière et le monde

de l'esprit sont en présence. La question est de savoir lequel donne naissance et réalité à l'autre.

Bergson rend la métaphysique à Pascal, après un divorce de trois cents ans : elle était restée dans la maison du grand Descartes, jusqu'à l'épuisement complet, jusqu'à l'absurde et grossière négation où cette esclave avait été réduite par les savants du dix-neuvième siècle. Et pour gage de sa servitude, ils avaient proclamé sa stérilité. Ils l'y avaient contrainte. Comme les théologiens font dire à Dieu tout ce qu'ils veulent, les savants de 1880, fai saient dire à la science tout ce qu'ils voulaient : jamais on ne vit si vaste édifice reposer sur de plus pauvres définitions. Et même, ils avaient pris le parti de ne plus rien définir; ils allaient par axiomes, comme par dogmes le Coran et le Symbole de Nicée. L'éther, les atomes, le mouve-

ment, cette très sainte Trinité ne souffrait pas d'hérétiques. Il ne reste rien de cette philosophie humiliée; et pour les savants de 1920, presque rien de cette science. Ils ont du moins appris à douter, et à ne plus prendre les axiomes pour des définitions, ni les définitions de nom pour des vérités démontrées. Les physiciens répugnent enfin à des certitudes, qui ne sont que des mots et du vent : on en était venu à expliquer la lumière par les luminons, la pesanteur par les gravitons, et par la mutité que votre fille est muette. De vrai, une scolas tique de la science a régné sur les esprits, qui n'a pas encore perdu toute sa puissance. Ceux qui se sont formés, il y a trente ou quarante ans, à cette école, et surtout sous la discipline des études médicales, en sont toujours prisonniers : ils aiment leur prison et n'en sortiront jamais; ils nient même qu'on le puisse, et qu'il y ait

un monde au delà des murailles aveugles où ils sont enfermés.

La raison, telle que Berthelot et Renan l'entendent, n'est qu'une partie de la raison; il n'est pas vrai qu'elle soit le moyen de toute la connaissance. La vraie raison ne se moque pas de la raison, mais doute de la raison. Où il n'y a pas un noyau sceptique, il n'est pas de raison maîtresse d'elle-même. La raison peut être serve de son contenu, comme la foi. La raison qui ne discerne pas les divers ordres est une théologie; et c'est la plus funeste et plus ridicule misère du monde, quand les pires théologiens se trouvent être les chimistes, les médecins, les savants et les philosophes. Et peut-être est-il plus dangereux aux savants de tourner la science en théologie, qu'aux théologiens de se prendre pour des savants.

L'intuition du poète, en art ou en mathématique, n'est pas du tout un miracle de la sensibilité. Elle n'est pas davantage un effet de la raison logique. Mais comme l'intuition est le plus haut état de la connaissance, la raison et le sentiment y concourent à la fois, et d'abord y coïncident.

Dans l'intuition, l'intelligence découvre moins son objet qu'elle ne le crée. L'esprit d'analyse, qui est essentiellement la raison à tous les degrés, s'élève du détail à l'ensemble, des éléments à la somme, bref des routes et du voyage à la synthèse et à la découverte. Il ne cherche plus : il possède.

Opposer l'intelligence à l'intuition, c'est opposer la victoire et la conquête aux moyens qui la préparent. L'intuition est de la connaissance, laquelle est faite d'intelligence et de sentiment. Quant à la nature de l'intuition, il est vrai que la raison n'en semble pas être la part essentielle ;

ni d'ailleurs le sentiment. Dans l'intuition du poète, qui est à mes yeux, vers ou prose, un créateur en esprit, la force créatrice est faite de ce qu'on peut appeler la puissance personnelle au plus haut degré. Cet état ressemble à l'amour dans son ascension la plus ardente, dans cet apogée où il est le plus loin de la misère et de la faiblesse humaines. L'intuition est un état de passion spirituelle, où l'intelligence entre en possession de ce qu'elle brûle de posséder. La fonction alors crée l'organe, et même elle le suppose. Voilà en quoi l'intuition peut avoir les semblants du sentiment. Mais il est aussi impossible de concevoir une intuition créatrice sans intelligence, que d'imaginer une grande œuvre d'art ou un grand amour privé de sentiment.

Il est admirable que tous ces mots, porteurs d'une réalité si profonde, intuition,

intelligence, vie intérieure, sens intime, ont une sève commune et une commune racine.

L'*intuitus* est un regard intérieur, une vue au dedans. L'intelligence ou pouvoir de comprendre est une moisson intérieure, une récolte et un choix en dedans. L'intime est le propre de tous ces termes, comme *intimus* lui-même est l'adjectif de la dimension verticale et de la profondeur.

L'intuition est donc un regard de l'intelligence, que le moi passionné aimante, et qu'il anime en secret de sa puissance.

Je ne puis pardonner à Descartes : mais à qui ne pardonne-t-il pas plus qu'à lui-même, ce Pascal ? Comme il accable les logiciens !* Et qui l'est plus que lui ?

C'est la même grandeur dédaigneuse et combattue, qui condamne Pascal à la solitude.

* Cf. Toute la fin de l'*Esprit Geométrique,* Sect. II, 37 à 43.

Il dédaigne tout ce qui est ordinaire. Et l'extraordinaire lui répugne : il y trouve une espèce d'affectation, et la vulgarité suprême de l'emphase : « Je hais ces mots d'enflure ».

Ce qu'il peut avoir ne lui est de rien; et ce qui n'est pas à sa portée ne le tente plus, comme s'il l'avait eu déjà. Il l'a. Son imagination le lui donne; et cette possession le dépossède : car tout ce qui pourrait en faire le prestige ou l'attrait, son dédain l'en dépouille. Cette grande âme est un feu qui consume. Elle ne tient à rien.

Pascal est plus solitaire que tous les ascètes. Il vit dans la solitude absolue du siècle, à laquelle nulle autre ne se compare. Les moines sont une religion; et il n'est pas de société plus parfaite. Dans les âges de foi, on n'entre pas en religion pour être seul, mais au contraire pour jouir d'une société merveilleuse et sans défaut.

Pascal est seul partout. Quand il s'entretient avec M. de Sacy, je le vois qui fait le vide. La petite allée de Port-Royal où ils se promènent, est bien le grand désert. Le bon M. de Sacy n'est plus là : Pascal est avec Épictète, qu'il renvoie à sa niche; et avec Montaigne, qu'il gourmande, lui rendant sourire pour sourire, çà et là; mais le sien ne va pas sans un regard, qui brûle et qui détruit.

On a supposé que Pascal avait connu l'amour, et même on lui a cherché une passion malheureuse. Je ne crois pas à ce roman. Mais à coup sûr, Pascal n'aurait jamais donné dans une amour commune. Il n'était pas de ceux qui font souche de rentiers en ce monde, gros ou petits. Une illustre héroïne aurait eu de quoi le séduire : elle n'aurait pourtant pas fait son affaire et n'eût pas davantage trouvé grâce près de lui. Là encore, il lui aurait fallu ce qu'il

se fût interdit et qu'il ne pouvait atteindre : l'amour d'une sainte.

La profonde solitude de cet homme est celle de la pensée capable de se connaître. Il n'est aucun moyen d'en sortir. Pascal, seul de son temps, a mesuré l'abîme de l'esprit; et il n'est pas d'autre abîme que celui-là, pour une âme si puissante et dont la pointe est si aiguë. Nul précipice ne s'ouvre sous ses pieds, ni au pont de Neuilly ni ailleurs. Mais il sait que l'esprit est éternellement seul; que les hommes sont murés chacun en soi, à jamais; et qu'on n'échappe à la clôture des murailles qu'à la condition, sort de la multitude, d'être pierre; qu'il n'y a donc point naturellement de communion humaine; que la cellule n'est pas dans les cloîtres; mais que l'homme est reclus dans sa propre pensée et dans sa conscience, à perpétuité. Il faut aimer ou mourir. Il faut créer ou ne plus

être. Pour Pascal, on n'aime réellement que Dieu ; l'amour divin est la seule issue. Là se confondent et s'accordent le suprême orgueil et la suprême humilité, la domination et l'obéissance, la vie éternelle et la mort selon la nature, la solitude fatale et l'élan du solitaire à communier avec le genre humain.

TEL EST Pascal, telle est cette flamme inflexible. Dans ce siècle soumis, et grand par la soumission, car elle lui fut d'abord difficile, il est comme une torche embrasée, un feu droit, une haute flamme qui marche : il rappelle Dante, aussi brûlant et non moins imployable, mais d'un esprit bien plus docile à toutes les idées de son temps. Animé de la sorte, Pascal n'eût sans doute pas accepté la persécution de Port-Royal. Il est curieux d'observer

comme la condamnation des *Provinciales* le touche peu. Pascal eût pris les armes, sa critique au dard de diamant qui perce tout, son ironie qui ne laisse échapper aucun ridicule, sa logique d'aigle aux serres acharnées sur le moindre détour, et le moindre manquement à la vérité. Touchant le fait, le vrai et le juste, il n'est pas homme à rien céder sans combat. Unique en tout, il l'eût été par le courage : cette forme de l'orgueil reste indomptable, quand on a tout dompté. Il n'était pas assez grand seigneur ni assez sceptique pour coucher sur l'échec et, vaincu, pour sourire, en les méprisant, aux vainqueurs. Il croyait enfin; et la foi pour lui se confondait avec la vérité même.

On l'imagine partant, à la suite d'Arnauld, pour la Hollande. Il fait séjour à Bruxelles, à la Haye, et dans Amsterdam. Là, il rencontre Huygens et Spinosa, les

deux seuls hommes, avant Newton, qui lui fussent vraiment nécessaires. Et de là s'envolent nuitamment quelques-uns de ces écrits terribles, trempés dans une forme immortelle, qui sont capables de changer la pensée d'un temps. Ah, que n'a-t-il vécu quelque vingt ans de plus, pour mourir à soixante, comme font la plupart des vivants, presque tous si inutiles.

Mais tout est bien comme il est, sur les genoux de Jupiter. Mort à l'âge où tant d'autres commencent seulement à penser par eux-mêmes, Pascal reste sur l'horizon avec la figure des dieux, celle d'une sublime jeunesse : la grandeur s'y pare de cette mélancolie, qui en est la grâce. Il nous laisse rêver sur son destin. Sa vie et son œuvre font un seul poème, plus beau de n'être pas borné et de tout ce que notre imagination peut y mettre : il est une borne en tout ce qui s'achève. Il a cet air

passionné et souffrant des héros, tels qu'ils sont tous depuis la fin des dieux. Dans le monde chrétien, les saints sont des héros heureux ; et les héros, des saints souffrants que leur propre puissance dévore. Nul plus que Pascal, cet Achille de la pensée.

NOTE



NOTE

PASCAL croit donc à la géométrie comme un Ancien. Ce grand chrétien raisonne comme un Grec du troisième siècle avant Jésus-Christ. De là, qu'il est si contradictoire et si complet. A cet égard, je ne peux lui comparer que Gœthe, son contraire en tout. Pour Pascal, entre tous les vains objets de ce monde, où l'esprit de l'homme vainement s'applique, la géométrie seule a du solide ; et les géomètres seuls sont vraiment intelligents. Pascal est avec la science de la mesure, de la forme et de l'étendue comme un Pythagore cent fois plus puissant, tantôt comme un Euclide, et tantôt comme un Archimède.

I. — Il ne voit pas que la géométrie, elle aussi, est du changeant et du provisoire, de l'éphémère dans un plan perpétuel. Mais qui l'a vu jusqu'à présent ? Toutefois, depuis Riemann et Poincaré, on ne prend plus les systèmes non euclidiens pour de simples jeux d'esprit.

II. — La géométrie a d'abord été du nombre; puis, de l'espace. La voici qui va devenir du temps. Le temps spatialisé sera, demain, l'élément géométrique. Ici, l'insertion se fait de la mathématique et de la philosophie. Et il faut dire que la métaphysique bergsonienne est à la base du nouvel édifice. Il n'est encore nulle part; mais on peut le prévoir, tel qu'il sera du moins dans ses plus simples lignes.

III. — Au milieu du dix-septième siècle, Pascal, s'il n'était pas chrétien, ferait partout scandale. Nul, j'imagine, n'a été moins compris, de ceux-là, les premiers, qui l'admiraient le plus. Dans le passage du nombre aux quantités continues, Pascal procède par des voies inaccessibles, où il est seul. Il opère des sommes de lignes et de surfaces. Il indique les sommes de volumes. On dirait qu'il pressent une quatrième dimension, ou même qu'il y pense : celle du temps spatial, la nôtre, où nous entrons. Ici, il faudrait se plonger avec lui dans le fond de sa pensée : peut-être, n'en a-t-il pas lui-même conscience. A moins de l'expliquer dans son détail le plus secret, et dans son hypothèse, tout ce qu'on en pourrait dire tiendrait trop de l'extraordinaire. Je n'ai trouvé personne avec qui m'entretenir là-dessus, si ce n'est M. Jean Labadié. Je sais qu'il est sur la voie d'une analytique bergsonienne : s'il ne la réalise pas, il en aura eu, du moins, le pressentiment; peut-être même en aura-t-il fondé les assises. De toutes les façons, je suis bien aise de rendre justice à un esprit de cet ordre qui, tout à la science, comprend qu'elle n'a point de portée si elle ne se meut dans la philosophie, et ne s'accorde avec une métaphysique.

VI. — Dans son ART DE PENSER, Pascal fait la guerre

la plus dure et la plus méprisante aux logiciens : ce sont, aujourd'hui, les rationalistes absolus. A mon sens, Pascal annonce peut-être sans bien s'en douter, une Géométrie de l'Assentiment. Une telle prévision tient du prodige. On la doit au génie critique du philosophe.

V. — J'appelle ART DE PENSER le traité de L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE. Peu d'œuvres ont plus d'importance, et dans Pascal même. Cet opuscule reste l'ouvrage le plus vivant du Dix-Septième Siècle. Et il nous est bien plus présent, aujourd'hui, que le DISCOURS SUR LA MÉTHODE, auquel il s'oppose en tout. Là, on peut mesurer ce qui sépare ces deux pôles de la pensée, Pascal et Descartes. En 1650, Pascal est en retard de plusieurs siècles sur Descartes et son analyse ; mais il est en avance de trois cents ans sur sa philosophie. Tel est le trait le plus étonnant de Pascal : voilà en quoi il offense Descartes, qui lui tourne le dos ; voilà encore pourquoi Pascal ne peut pardonner à Descartes. Par la force même de son génie, il fallait que cet homme eût raison, pour l'avenir, en philosophie, et que, pour le présent, il se trompât dans la mathématique.

11 mai 1921.

TABLE



TABLE

LE PRÉSENT VOLUME, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-SEPT JUIN MIL NEUF CENT VINGT-TROIS, SUR LES PRESSES DE COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, A ÉTÉ TIRÉ A SEIZE CENTS EXEMPLAIRES, SAVOIR : 10 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 A 10; 90 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 11 A 100, ET 1 500 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 101 A 1 600.

N° 588



